

Oskélanéo : village du Haut-Saint-Maurice

Camille Laverdière

Volume 3, numéro 6, 1959

Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/020181ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/020181ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laverdière, C. (1959). Oskélanéo : village du Haut-Saint-Maurice. *Cahiers de géographie du Québec*, 3(6), 223–235. <https://doi.org/10.7202/020181ar>

OSKÉLANÉO: VILLAGE DU HAUT SAINT-MAURICE ¹

par

Camille LAVERDIÈRE

attaché au Service de géographie (Montréal),
ministère de l'industrie et du commerce de la province de Québec

« Lorsqu'il s'agit de régions aussi jeunes, en plein devenir, on ne peut se contenter de faire le point ; il est indispensable de risquer des pronostics vers le futur. »

(Raoul BLANCHARD.) ²

Les Chemins de fer nationaux du Canada terminèrent, tout juste au début de la première Grande-Guerre, soit en 1914, le tronçon La Tuque – Amos de leur ligne transcontinentale, qui ouvrait définitivement tout un pays à la colonisation, l'Abitibi. Jusqu'alors accessible de l'ouest par le *clay belt* ontarien, mais depuis quelques années seulement, l'Abitibi avait maintenant une deuxième porte d'entrée : celle du haut Saint-Maurice.

Si l'Abitibi est une entité au point de vue politique, elle possède en réalité deux visages : de Senneterre à la frontière de l'Ontario se trouve une région riche de son sol arable et de son sous-sol minier ; tandis que de Senneterre à La Tuque la région n'a pu offrir, jusqu'à présent, que les produits de sa forêt. C'est quasiment à mi-chemin entre ces deux derniers points, Senneterre à la limite est de l'Abitibi habitée, La Tuque sur le moyen Saint-Maurice, que se trouve le petit centre d'Oskélanéo dont l'existence a toujours été liée à certains genres d'activité complexes et peu banals ; c'est ce que nous tenterons de montrer.³

¹ Corruption du nom indien *Tchiask* (goéland) *Sakégane* (lac), c'est-à-dire lac au Goéland, d'après M. Eddy Midlige (*Kiasbkalanan*, volier de goélands, d'après le Père J.-M. Houde). La graphie *Oskélanéo* que nous proposons, assez loin il est vrai de notre romanisation française *Tchiask Sakégane*, présente au moins l'avantage de se rapprocher des toponymes maintenant adoptés par les Chemins de fer nationaux du Canada, *Oskélanéo River*, et le ministère fédéral des Postes, *Oskélanéo*. Les diacritiques manquent naturellement à cette transcription ; à la forme française, ils correspondent à la prononciation. Sur d'anciennes cartes du provincial, on donne l'assez joli nom d'*Escalana*. Au nord de l'Abitibi, il y a un lac au Goéland, l'un des quatre grands lacs de la région de Mattagami ; nous connaissons l'existence d'un deuxième lac au Goéland en forêt boréale québécoise, à la même latitude que le précédent, mais à la longitude 71°31' ; il y en a sûrement d'autres. On trouvera encore, sur la rivière Bell, deux ruptures de pente du nom de petit-rapide Kiask (Tchiask) et gros-rapide Kiask ; à l'amont de ce dernier rapide, sur la droite de la Bell, se trouve la rivière Kiask.

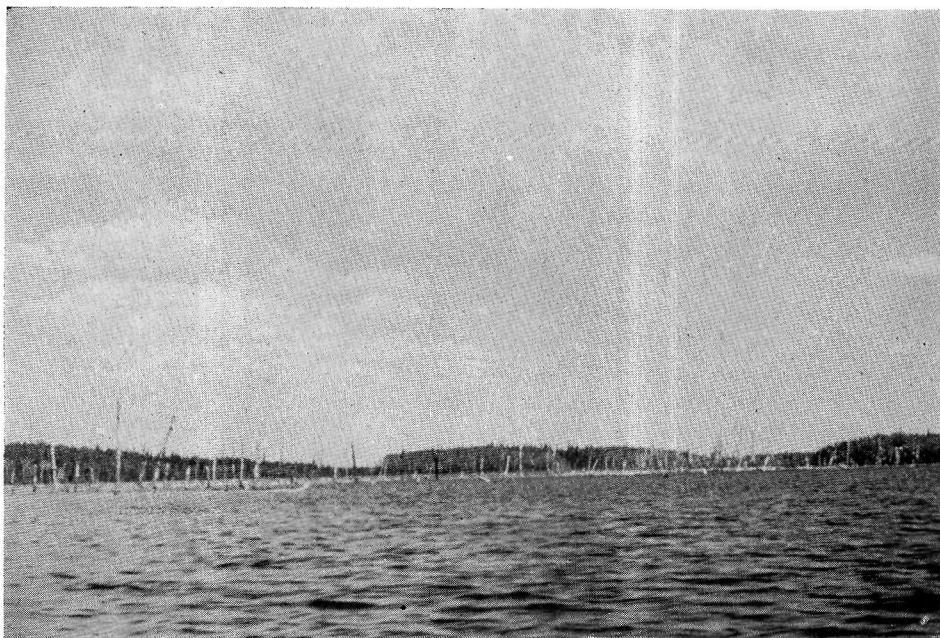
² BLANCHARD, Raoul, *L'ouest du Canada français, province de Québec*, tome II : *Les pays de l'Ottawa, l'Abitibi-Témiscamingue*. Montréal, Beauchemin, 1954, p. 302.

³ Ce texte résulte d'une enquête et des observations de deux courts séjours que nous avons faits à Oskélanéo, en 1955 : *Deux expéditions du Service de géographie*, dans *Revue canadienne de géographie*, 1956, volume X, nos 2-3, pp. 124-139, 1 figure, 4 photos ; et, surtout en 1956 : *Une enquête du Service de géographie*, *ibid.*, n° 4, pp. 242-258, 1 figure, 3 photos, aux soins du Service de géographie du Ministère de l'industrie et du commerce (Québec). Nous témoignons à MM. Eddy Midlige et Donat Élément toute notre reconnaissance pour leurs renseignements qui nous ont aussi permis de rédiger cet article ; nos remerciements empressés vont également à notre compagnon de terrain et de laboratoire, M. Pierre-Yves Pépin, pour son aide précieuse.

VOIES NAVIGABLES ET COMMERCE DES FOURRURES

Oskélanéo se trouve sur les bords d'un élargissement de la rivière du même nom, tributaire de cette grande nappe d'eau artificielle qu'est le lac-réservoir Gouin.⁴ En 1917, le gouvernement provincial créait, pour l'approvisionnement régulier en eau des centrales électriques du Saint-Maurice, un vaste bassin par la construction d'un barrage d'emménagement connu sous le joli nom de La Loutre, du moins par les gens du milieu.⁵ Cet exhaussement artificiel

PHOTO I



(Cl. Camille Laverdière, été '56.)

Rivage ennoyé du lac-réservoir Gouin montrant les troncs des arbres toujours debout malgré la destruction de la forêt par les eaux il y a 40 ans.

des eaux eût pour effet de chasser les Indiens Tête-de-boule, installés depuis quelques années seulement à Kikendache qui se trouvait tout près du barrage actuel ; ils allèrent se fixer à Obidjouane, suivis par le déplacement du comptoir de la *Hudson's Bay Company*.⁶

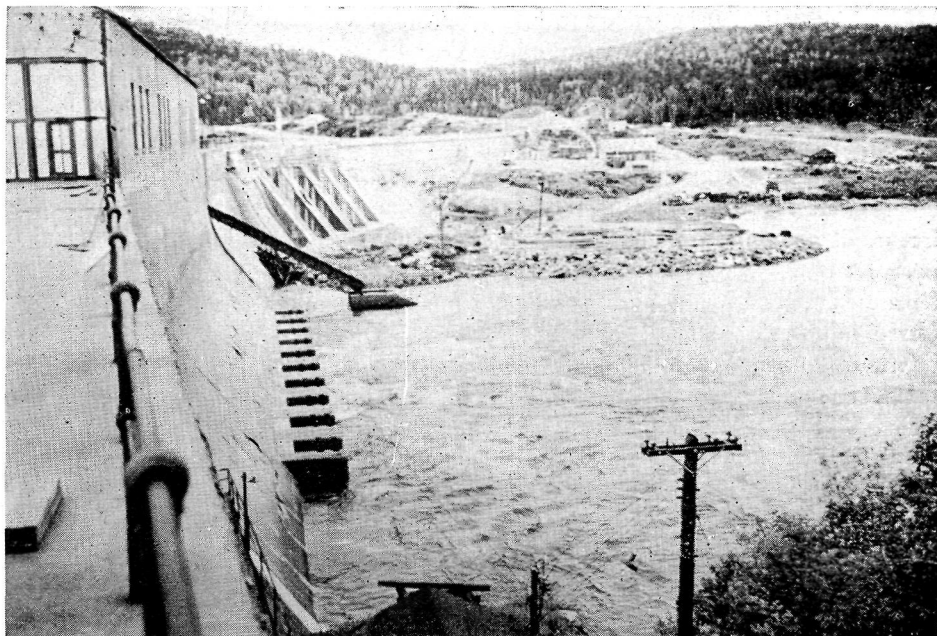
⁴ BLANCHARD, Raoul, *La Mauricie* (collection *L'histoire régionale*, n° 3). Trois-Rivières, Éditions du Bien-Public, 1950, pp. 88-95.

⁵ Par méconnaissance, mauvais goût ou peu d'imagination, plusieurs personnes font connaître ce barrage sous le nom de Gouin, du même nom d'ailleurs que la nappe d'eau artificielle.

⁶ PÉPIN, Pierre-Yves, *Les trois réserves indiennes du haut Saint-Maurice : Ouémontachin-gue, Obidjouane, Manouane*, dans *Revue canadienne de géographie*, 1957, volume XI, n° 1, pp. 67-71, 1 figure, 3 photos.

L'histoire de Kikendache remonte à 1913. En cette année, les Tête-de-Boule, qui se réunissaient tous les étés à Ouémontachingue, en face de Sanmaur sur la gauche du Saint-Maurice, se scindèrent en trois groupes : le premier groupe resta à Ouémontachingue, le second se transporta à plus de 50 milles (80 km.) vers le sud, à la tête de la Manouane, et le troisième remonta le Saint-Maurice pour aller s'installer à Kikendache, puis Obidjouane. Or Obidjouane, en pleine forêt boréale, n'était séparé d'Oskélanéo, au sud, que par 45 milles (72 km.) d'une magnifique voie navigable, le réservoir Gouin poussant une longue indentation jusqu'à une dizaine de milles (16 km.) d'Oskélanéo. Pour atteindre ce dernier

PHOTO II



(Cl. Camille Laverdière.)

Barrage La Loutre à la décharge du lac-réservoir Gouin, à la tête du Saint-Maurice. À l'été de '56, lorsque cette photo fut prise, le barrage était en réparation.

endroit, il ne restait plus qu'à remonter la rivière Oskélanéo en effectuant quelques portages qui, plus tard, disparurent par la construction d'une rampe à cordeller,⁷ et plus haut d'un barrage de régularisation accompagné d'une écluse.

⁷ Au sujet des acceptions canadiennes ou des canadianismes que l'on rencontrera assez fréquemment dans ce texte, voir les notes infra-paginales de nos deux récits de voyage, déjà cités ; voir encore notre article : *Vocabulaire et premiers matériaux pour une classification des ruptures de pente des cours d'eau du nord-ouest du Québec*, dans *Revue canadienne de géographie*, 1957, volume XI, nos 2-3, pp. 109-114, 1 figure, 1 photo, et le *Bulletin de linguistique* (1958, n° 11, 2 pp.) de l'Académie canadienne-française : *Les cours d'eau ; classification et mise au point*.

(N.D.L.R. : Nous avons respecté les expressions franco-canadiennes de l'A.)

Le maintien d'un poste de traite des fourrures à Oskélanéo est dû à la construction du barrage de La Loutre, à une centaine de milles de là. Les quelques familles indiennes, dispersées sur le territoire de chasse et de pêche de la région d'Oskélanéo, ne pouvaient justifier l'existence d'un poste d'échange ; il fallait qu'une partie de la bande, que l'exhaussement des eaux avait chassée à Obidjouane, vînt surtout s'approvisionner à Oskélanéo. Or, la distance réduite de moitié et les conditions de canotage simplifiées le permettaient facilement. N'eut été cette élévation des eaux, les Tête-de-Boule de Kikendache, afin de retrouver les avantages d'un centre comme Oskélanéo, auraient gagné Sanmaur en descendant le Saint-Maurice sur une distance de 30 milles (50 km.) Leur division en trois groupes en 1913 n'est donc pour rien dans l'établissement d'Oskélanéo.

L'attrait d'Oskélanéo sur les Indiens fut certes très fort. Il y avait d'abord le comptoir, dont l'atmosphère de laisser-aller, à la fois paternelle et autoritaire, devait leur plaire davantage que celle d'Obidjouane, réservée et froide, en un mot, à l'anglo-saxonne. Ainsi, le poste d'Obidjouane, pourtant installé au milieu d'eux, n'a pas su les retenir ; il fonctionna au ralenti et ferma finalement ses portes vers 1950. Il y avait encore, pour curieux que cela puisse paraître, le fascinant passage des trains, pour ces grands enfants de la forêt, plus encore, le fait qu'ils pouvaient monter à bord et aller d'une localité à l'autre ! Oskélanéo permettait aussi aux Indiens de voir des visages de Blancs dont les activités fébriles sont si curieuses, et de s'occuper à leur emploi. Installé le long de la voie ferrée, le poste d'Oskélanéo pouvait finalement offrir ses marchandises à un prix inférieur à celui d'Obidjouane où tout devait être amené par canot l'été, par traîneau à chiens l'hiver.

Si, donc, l'établissement assuré du poste de traite à Oskélanéo n'est venu qu'en 1918, il fonctionnait toutefois depuis 1911. Antérieurement, le traiteur libre avait son poste situé à 26 milles (40 km.) au sud de Clova, où devait passer la voie ferrée ; il le déplaça pour un an à East Cache,⁸ trois milles (5 km.) à l'est d'Oskélanéo où il l'installa finalement. Le choix de ces premiers endroits, ne se trouvant pas le long de grandes voies d'eau canotables, les seules voies de déplacement d'ailleurs en forêt boréale, était donc peu judicieux. Oskélanéo drainant à lui la majeure partie des fourrures de la région, la *Hudson's Bay Company* dut à son tour, en 1913, installer un comptoir en face de celui de son rival.

Le commerce des fourrures, première activité d'Oskélanéo, a pratiquement cessé depuis quelques années. Il eut vraiment ses beaux jours lors des années '30 lorsque les Indiens du lac Mistassini, installés à plus de 200 milles (320 km.) au nord, vinrent aussi trafiquer à Oskélanéo, à cause des plus bas prix offerts. Il y avait là l'été, de part et d'autre du lac Oskélanéo, un véritable village de dizaines de tentes d'Indiens. La forêt n'étant plus giboyeuse, les Indiens se livrent maintenant à la coupe du bois pour le compte de compagnies forestières. Le

⁸ Lors de la construction du chemin de fer, un dépôt ou cache (acception apparemment canadienne) fut établi à cet endroit, comme un autre fut établi à l'ouest d'Oskélanéo. Le cours d'eau du lieu est donc devenu le ruisseau de la Cache, et non Caché comme on l'a d'abord voulu ; il porte maintenant le nom de ruisseau Froissart. En passant, le lac Caché, où se trouve l'importante base d'hydravions de Chibougamau, ne devrait-il pas porter le nom de lac de la Cache ? On sait que le mot français *cache*, pour l'Anglais qui ignore sa signification, se prononce *caché*.

comptoir de la *Hudson's Bay Company*, qui a acheté le commerce du traiteur libre en 1956, n'est plus qu'un magasin général d'approvisionnement pour les Blancs comme pour les Indiens.

LE CHEMIN DE FER

Il est vrai qu'Oskélanéo n'aurait jamais existé sans la construction du chemin de fer, qui allait attirer l'Indien, faire baisser le prix de vente des marchandises et ouvrir la région au bûcheron. Mais la raison principale de l'existence d'Oskélanéo est due à la construction d'un barrage à La Loutre, qui allait chasser les Indiens de Kikendache, les rapprocher d'Oskélanéo et leur permettre finalement d'atteindre ce dernier endroit sans difficulté.

La première gare ne s'élevait pas à l'emplacement de la gare actuelle, qui ne date que de 1928, mais à Froissart, qui date de 1913, situé à un mille (1,6 km.) à l'est d'Oskélanéo. Froissart fut abandonné en face de l'importance croissante que prenait Oskélanéo situé en un point stratégique, le long d'une voie d'eau. N'eut été l'importance du commerce des pelleteries d'abord, et de l'industrie du bois ensuite, Oskélanéo aurait pu disparaître à son tour au profit de Clova, 6 milles (10 km.) à l'ouest, ne conservant que quelques sectionnaires,⁹ comme Froissart d'ailleurs.

L'EXPLOITATION DE LA FORÊT

Entouré de tous côtés par une belle forêt de résineux propres à la fabrication de la pulpe, Oskélanéo, comme partout ailleurs le long de la voie ferrée, vit des bûcherons s'amener de tous les coins de la province, mais en particulier de la Mauricie, pour s'adonner à la coupe du bois. Oskélanéo recueillit même sa très grosse part de cette poussée de mise en valeur : il fut l'un des centres les mieux connus et les plus importants entre La Tuque et Senneterre. Mais l'entreprise de coupe forestière des anciens jours, et même d'aujourd'hui, qui se fixe rarement à demeure, destinait Oskélanéo, une fois la forêt épuisée, à disparaître. Sous le seul signe du bois, Oskélanéo n'aurait eu qu'une existence éphémère. Heureusement qu'il y avait d'autres genres d'activités indépendantes du travail en forêt qui répondaient de sa survie, comme nous le verrons plus loin.

À Oskélanéo s'installa d'abord, en 1917, une scierie, propriété du traiteur libre de l'endroit et d'un associé (*Midlige & Edwardson*) ; elle fut cédée, en 1923, à la *St. Regis Paper*, qui la céda à son tour, en 1929, à la *Howard Smith Paper Mills*. Elle fut démolie au début de la deuxième Grande-Guerre ; le solage de béton est toujours visible au nord-ouest du pont de chemin de fer. Depuis le début de la dernière guerre, la *Howard Smith Paper Mills* entreprit la coupe du bois de pulpe ; elle installait en même temps, au Millage-29 ou à 6 milles (10 km.) à l'est d'Oskélanéo, un deuxième dépôt qui aujourd'hui est en pleine expansion et a fait disparaître le premier, il y a quelques années seulement. L'importance économique d'Oskélanéo diminuait donc considérablement.

Les opérations forestières sont celles qui amenèrent le plus de travailleurs à Oskélanéo et qui lui permirent d'être l'un des centres les plus actifs de la Haute-

⁹ Cheminots chargés de l'entretien et de la réparation d'une section, c'est-à-dire d'une division (une quinzaine de milles de long, ou 25 km.) du parcours des trains.

Mauricie et de l'Est abitibien. Il y eut d'abord une scierie, groupant quelques dizaines d'employés, mais la coupe de la pitoune attira le plus fort contingent d'hommes. La scierie avait toutefois cet avantage de fixer à Oskélanéo une population à occupation moins saisonnière que celle des centaines de bûcherons qui regagnaient leur village une fois les chantiers d'hiver terminés. De nos jours, le gros de la population d'Oskélanéo y trouve pied à terre lorsque le travail en forêt est terminé dans les exploitations voisines.

L'absence de cours d'eau appropriés au flottage du bois n'a donc pu faciliter en aucune façon l'établissement d'un centre de coupe de bois à Oskélanéo, sis à la ligne de partage des eaux du Saint-Maurice et de l'Outaouais ; le lac de l'endroit, cependant, pouvant recevoir grande quantité de billots, a quand même permis l'installation d'une scierie.

La forêt de la région d'Oskélanéo a été épuisée par les coupes abusives et par les feux dévastateurs qui, toutefois, allaient faire naître un commerce saisonnier de courte durée, néanmoins assez original : celui des petits fruits.

PROTECTION DE LA FORÊT ET COMMERCE DES PETITS FRUITS

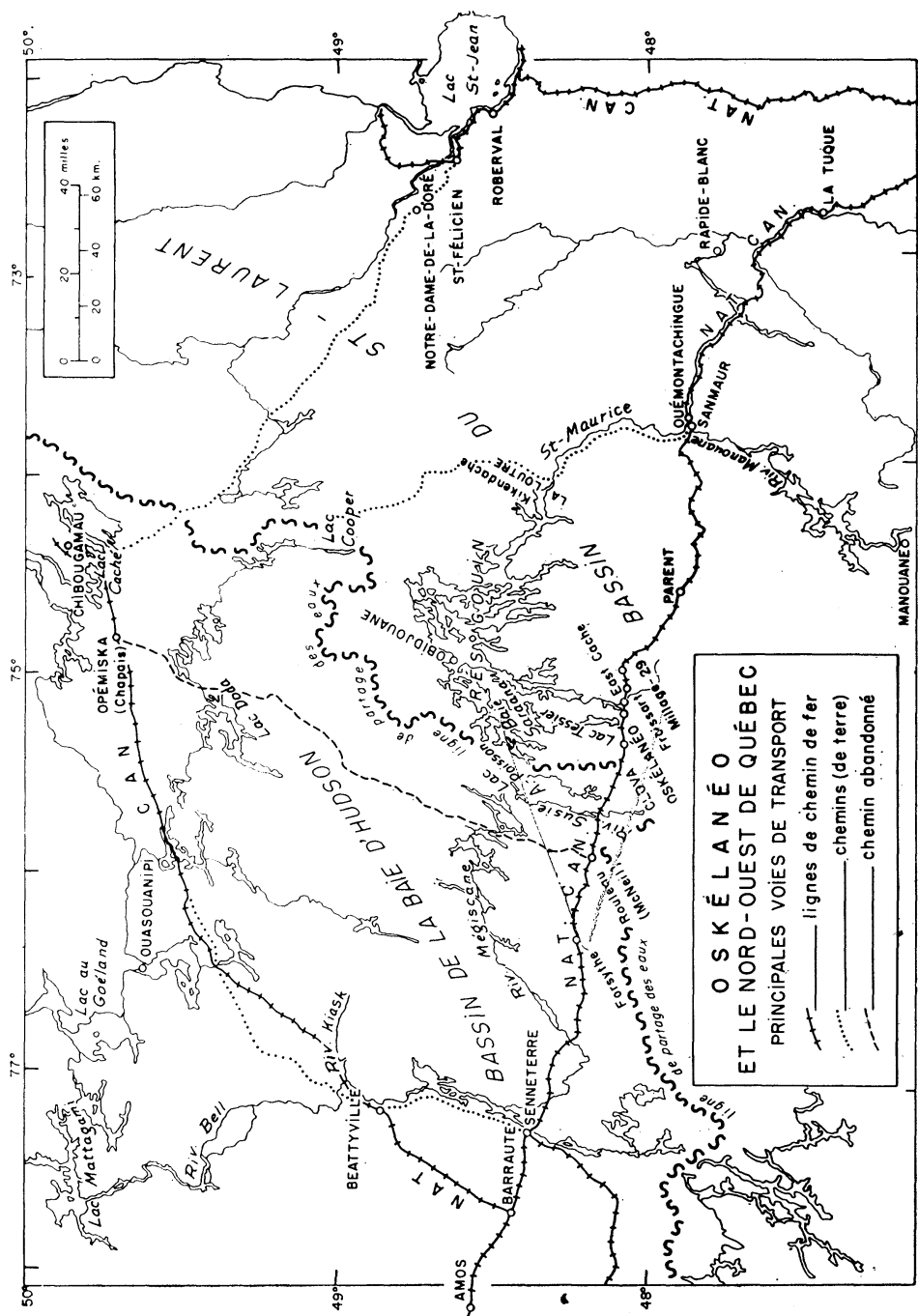
En 1922, le *Service de protection des forêts* du gouvernement provincial établissait à Oskélanéo une base de prévention des incendies forestiers. À cette base comme aux autres furent rattachées des tours d'observation, chacune sous la dépendance de deux garde-feux ; des patrouilleurs aident également à la surveillance de la forêt. Les premières tours furent érigées en 1926 ; installées au sommet de proménances, elles sont distantes entre elles d'une quinzaine de milles (25 km.).

La base ne fonctionne que durant les beaux jours, c'est-à-dire de la fin du printemps à la fin de l'été ou au début de l'automne, lorsqu'il y a danger d'incendie en forêt. Elle compte, sans les observateurs de tours, six employés dont deux résidents d'Oskélanéo. Le directeur et sa famille regagnent leur domicile, à Parent,¹⁰ lors de la fermeture de la base. Cette fonction assez importante d'Oskélanéo, de centre de protection d'une certaine étendue de forêt, est valorisée de plus par une demande de main-d'œuvre au moment où les opérations de coupe de bois sont à leur plus bas.

Le premier grand feu à ravager une partie de la forêt d'Oskélanéo date de 1921. D'autres incendies sont venus, par la suite, consumer des coins de forêt. À la suite du passage du feu, le parterre de la forêt laurentidienne se couvre de bluets (*Vaccinium angustifolium*, *V. canadense*), éricacées de plein soleil dont la cueillette par les Blancs et les Indiens rapportait, en août-septembre 1945, 12,000 paniers de 11 pintes. Dès que les pins gris (*Pinus Banksiana*) et les épinettes noires (*Picea mariana*) reprennent possession du terrain, l'ombre qu'ils apportent empêche la croissance des bluets.

¹⁰ Pierre-Yves Pépin a déjà fait paraître une intéressante note au sujet de cette localité sise à 35 milles (55 km.) à l'est d'Oskélanéo : Parent, ville en régression, dans *Revue canadienne de géographie*, 1956, volume X, n° 4, pp. 235-239. Voir également l'article de Pierre Biays : *Une ville d'Abitibi : Senneterre*, dans *Cahiers de géographie de Québec*, 1957, volume II, n° 3, pp. 63-74, 2 figures.

FIGURE I



Dressée et dessinée par C. LAVERGNIÈRE.

OSKÉLANÉO, PORTE DE CHIBOUGAMAU

Oskélanéo fut aussi le tremplin, avant la construction de la route Saint-Félicien – Chibougamau et de la voie ferrée Barraute – Chibougamau, quelques années après la deuxième Grande-Guerre, des prospecteurs qui voulaient gagner en canot la riche région cuprifère de Chibougamau. La route de canot Oskélanéo – Chibougamau est devenue classique ;¹¹ nous l'avons encore utilisée à l'été de 1955.¹² Elle emprunte, sur ses soixante premiers milles (100 km.), la splendide nappe d'eau du réservoir Gouin ; les cent autres milles (160 km.) s'accomplissent ensuite avec assez de facilité sur de petits cours d'eau et de beaux lacs ; les portages sont bien déblayés et pontés aux endroits marécageux.

Les prospecteurs s'amenaient donc par train à Oskélanéo, où ils séjournaient quelques jours avant de prendre en canot la route du nord ; le voyage comme la prospection avait lieu l'été, ou mieux lorsque la surface des eaux n'était pas recouverte de glace, le sol de neige.

On atteignait encore Chibougamau par voie des airs. Ainsi, dès 1924, s'établissait à Oskélanéo une base de la *Fairchild Aerial Surveys*. Le personnel de la compagnie et leur famille demeuraient à Oskélanéo. La compagnie entretenait la prise de photographies aériennes et transportait hommes et équipement à Chibougamau ou à d'autres centres isolés. Ce genre d'activité, lié au passage de prospecteurs, ne manquait pas de créer une atmosphère toute spéciale. Ce rôle d'Oskélanéo tomba au début de la deuxième Grande-Guerre. Plus encore, la construction de la route de Saint-Félicien (ou mieux de Notre-Dame-de-la-Doré) à Chibougamau, terminée en 1950, et le complètement, en 1956, de la voie ferrée entre Beattyville et Chibougamau, enfin d'importantes bases d'hydravions à Senneterre en Abitibi-Est, Saint-Félicien et Roberval au lac Saint-Jean, ont fait passer Oskélanéo dans l'histoire de Chibougamau.

Finalement, mentionnons que lors des hivers '35-'36 et '36-'37, on se rendait à Opémiska (Chapais) et Chibougamau au départ de Rouleau, aujourd'hui McNeil, par chevaux ou camions à arrière-train chenillé ; une route fut pratiquée à cet effet dans la forêt et des ponts flottants jetés en travers des cours d'eau ; on utilisait en hiver la surface gelée des eaux. McNeil se trouve à 35 milles (55 km.) seulement à l'ouest d'Oskélanéo, le long de la voie ferrée. On gagnait encore Chibougamau en partant de Notre-Dame-de-la-Doré, au lac Saint-Jean, par une autre route pratiquée en forêt.

LA PÊCHE COMMERCIALE ET TOURISTIQUE

Dès 1919, après la construction du barrage de La Loutre, une première famille d'Oskélanéo faisait la pêche commerciale dans les eaux du réservoir Gouin,

¹¹ Voir la carte en deux feuilles, au 190,080^e, sous couverture : *Route de Chibougamau* ; Québec, Terres et Forêts, Serv. arp., 1929. Voir aussi une description polycopiée, accompagnée d'un plan au 506, 880^e : *Canoe Trip : Oskélanéo to Lake Chibougamau and Lake Mistassini* ; Can., Dept. Int., Nat. Develop. Bur., 1937, Canoe Route n° 8.

¹² Deux expéditions du Service de géographie, *op. cit.*

où l'on prend dorées (*Stizostedion vitreum*), brochets (*Esox lucius*) et corégones (*Coregonus clupeaformis*). Le poisson, vendu même en ce temps-là sur le marché de Montréal, semble-t-il, était porté au train à Oskélanéo. C'est afin de faciliter le transport du poisson à la voie ferrée qu'on construisit une écluse et une rampe à cordeller, comme nous l'avons déjà vu, sur la rivière Oskélanéo.

En 1955, trois pêcheurs possédaient des droits de pêche sur le réservoir Gouin ; deux d'entre eux avaient leur famille à Oskélanéo. Quelques Indiens de la réserve d'Obidjouane, ou d'Oskélanéo, trouvaient emploi comme aides-manuels grâce à cette exploitation qui s'exerçait de la fin du printemps au début de l'automne. Le produit de la pêche pratiquée à la partie ouest du réservoir était d'abord transporté au lac Adolphe-Poisson, de là en camion à Clova sur une route de 30 milles (50 km.) de long ;¹³ avant 1954, le poisson parvenait à la voie ferrée par la baie Saraana et le lac Tessier. L'un des deux autres pêcheurs s'est dessaisi de ses droits, en 1956, au profit de l'un de ses concurrents ; leur poisson prenait la direction d'Oskélanéo par la rivière du même nom, ou y était dirigé par voie des airs.

Oskélanéo fut déjà un centre pour les touristes pêcheurs de dorés et de brochets à l'été, ou les touristes chasseurs d'orignaux (*Alces americana*) à l'automne. La pêche est relativement bonne, mais la chasse, dans une région livrée à la coupe du bois et occupée par les Indiens qui tirent une partie de leur subsistance du milieu, comme par de nombreux Blancs qui se livrent à une chasse prohibée, ont dépeuplé la forêt. Le manque de facilités pour héberger le touriste explique le fait que les seuls visiteurs d'Oskélanéo soient des parents en visite.

UN COMMERCE CLANDESTIN

Le commerce qui continue à doter Oskélanéo d'une certaine originalité, les autres ayant plus ou moins disparu, est celui de la vente illégale des boissons alcooliques. Ce commerce, non des moins rémunérateurs pour les cinq ou six *bootleggers* de l'endroit, s'est établi pour de bon avec la venue du bûcheron. On venait s'enivrer à Oskélanéo parce que La Tuque comme Senneterre, à l'est et à l'ouest, étaient trop éloignés (à l'exception de Parent) : 157 et 103 milles (253 et 166 km.) respectivement. La boisson était encore distribuée d'Oskélanéo vers les chantiers, ou lieux de coupe en forêt. Les forts salaires gagnés par le bûcheron contribuaient à faire rapidement, et sans trop de travail, une petite fortune aux *bootleggers*. Ainsi, Raoul Blanchard a pu dire :

« Par malheur, dans la plupart des cas, la somme est vite et follement dissipée. Avant de rentrer chez lui, le *lumberjack* l'écorne ou même la fait disparaître en boisson et en dépenses extravagantes. »¹⁴

La grande animation des beaux jours d'Oskélanéo pouvait permettre moins de discrétion dans l'exercice de ce commerce, rendu moins intéressant aujourd'hui

¹³ Cette route servit à la construction des cinq digues, des deux barrages et des deux canaux qui permirent la dérivation des eaux de la haute Mégiscane, du bassin de la baie James, dans celles du réservoir Gouin, du bassin du Saint-Maurice.

¹⁴ *La Mauricie*, op. cit., pp. 72-73.

par la diminution du nombre de bûcherons dans la région, et par l'observance d'une certaine discipline dans les chantiers. Il n'en reste pas moins que les employeurs ont toujours du mal à empêcher l'entrée de la boisson alcoolique sur les lieux d'opération forestière, qui entraîne avant tout pour eux des désordres et des journées de travail perdues.

À ce commerce est venu se greffer celui de la location de chambres dans certaines maisons ou hôtels, en réalité véritables bouges tenus pour des motifs étrangers à leur nom, à quelques exceptions près ; on peut aussi trouver pension dans la place. Enfin, il y a le métier de restaurateur, installé en marge d'une fonction plus rémunératrice.

DE NOS JOURS

De toutes ces activités, qui ont à certaines périodes rendu Oskélanéo relativement florissant, qu'est-il resté ? Peu de chose qui en vaille la peine. Ce petit centre ne se relèvera probablement pas de l'épuisement de la forêt environnante ; une fois reconstituée, dans quelques dizaines d'années, elle sera exploitée soit de Millage-29, soit de Clova. Mais voyons au préalable l'état actuel d'Oskélanéo.

On comptait dans Oskélanéo, en 1956, 29 familles réparties dans autant de maisons ou cabanes, la plupart construites de planches de bois ou de billots équarris, non peintes, recouvertes assez souvent de papier-brique, en un mot fort délabrées, comme leurs dépendances d'ailleurs, aux abords peu attirants. Quelques Indiens Cris de Owasouanipi (Waswanipi) ont jeté leurs tentes-cabanes près du pont de chemin de fer, tout près de l'ancienne scierie ; ils s'y tiennent en permanence, à l'encontre des Indiens Tête-de-boule d'Obidjouane. Le seul coin propre, clôturé d'ailleurs et à l'écart du village, est celui du *Service de protection des forêts*, placé sous la direction de M. Houde.

La population totale était de 119 personnes, dont 54 mariées ; les célibataires sont assez nombreux. On s'explique facilement le nombre peu élevé d'enfants, car Oskélanéo, en pleine forêt où l'essentiel manque totalement, où la place est à de rudes travailleurs, ou à quelques désabusés ou vieux mordus du travail des chantiers, n'a rien à offrir aux jeunes couples à la recherche d'un avenir prometteur. Les jeunes gens quittent tôt l'endroit pour aller se faire une vie ailleurs ou poursuivre leurs études à l'extérieur. L'école canadienne-française compte une trentaine d'élèves, l'école canadienne-anglaise, deux seulement (les quelques familles canadiennes-anglaises sont parmi les premières arrivées ; de nos jours, aucune famille canadienne-anglaise ne songerait à aller s'installer dans un tel milieu, loin de tout compatriote). Les instituteurs sont difficiles à recruter, cela va de soi. Un prêtre vient de Clova célébrer la messe une fois la semaine, le dimanche.

Oskélanéo tire le gros de ses revenus du magasin général de la *Hudson's Bay Company*, au service des Blancs et des Indiens ; un directeur et un commis en ont la charge. En face, de l'autre côté de la voie ferrée, se trouvent la maison, le magasin et les hangars désaffectés du traiteur libre.

L'entreprise ferroviaire donne du travail à un chef de gare et à quelques sectionnaires, dont l'un est aussi maître de poste et contrôleur de la centrale téléphonique, et un autre tient un atelier de réparation et un restaurant. Le chemin de fer est le seul moyen de transport qui relie Oskélanéo à l'extérieur ; l'avion compte pour peu ou pas du tout comme moyen de déplacement. Les résidents de tels milieux se déplacent beaucoup d'une localité à l'autre, comme vers les grands centres de l'extérieur. Les différents Services du chemin de fer tirent de l'endroit d'assez bons revenus, aucunement comparables, toutefois, à ceux de la période de l'exploitation de la forêt.

PHOTO III



(Cl. Camille Laverdière, été '56.)

Maisonnettes et hangars du Service de Protection des Forêts à Oskélanéo.

Mais Oskélanéo est avant tout le pied-à-terre de travailleurs en forêt et de leur famille qui y ont établi domicile depuis assez longtemps. Ils se livrent aux travaux de la coupe du bois l'automne et l'hiver, et la plupart d'entre eux se trouvent d'autres emplois le reste du temps : on compte parmi eux un entrepreneur en coupe de bois, un mesureur, deux mécaniciens, un forgeron, un cuisinier, un commis, un bûcheron. Au travail de la coupe du bois en forêt s'ajoute celui de la protection contre les incendies forestiers en été, qui procure un emploi à un directeur et à ses six employés, dont l'un est cheminot à sa retraite, l'autre un travailleur en forêt l'hiver. Plus d'une dizaine de garde-feux sont envoyés

dans les tours d'observation ou affectés à la patrouille ; la plupart d'entre eux viennent de l'extérieur, dont Obidjouane pour les quelques Indiens engagés.

Le commerce de la boisson enivrante est exercé par cinq ou six *bootleggers* qui en retirent certes d'assez beaux revenus, au détriment toutefois de plusieurs petites fortunes de bûcherons qui s'envolent en un clin d'œil. Il y a dans la place deux hôtels, deux restaurants, dont l'un possède une salle de *pool*, et deux maisons de pension. Le propriétaire de l'un des restaurants est aussi garde-chasse.

Enfin, la pêche permettait de faire vivre deux familles en 1955, mais une seulement l'année suivante, l'un des deux pêcheurs ayant cédé ses droits de pêche à l'autre ; quelques manœuvres, Blancs ou Indiens, sont parfois employés pour la pêche qui est impraticable et interdite d'ailleurs l'hiver.

DEMAIN

Le commerce des fourrures ne ressuscitera sans doute pas ; la continuation de la mise en valeur de la région devrait tenir les petits animaux à fourrure, dont le précieux castor, en échec. Le comptoir de la *Hudson's Bay Company* continuera à jouer son rôle de magasin général du village, et jusqu'à un certain point de son arrière-pays, Obidjouane, où un autre comptoir, toutefois, devrait réouvrir ses portes, surtout avec la construction, dans la réserve, de maisonnettes, comme à Manouane.

Les déplacements pour voyage de la population demeureront à peu près les mêmes, comme le volume et la nature du fret transporté ne diminueront que de peu, afin de subvenir aux besoins d'une population qui ne perdra que quelques éléments.

La forêt économiquement exploitable de la région ne se reconstituera pas avant quelques dizaines d'années ; inutile donc de parler de coupe. Toutefois, la forêt du secteur nord-ouest et nord du réservoir Gouin, en grande partie épargnée par les feux de forêt et pas encore touchée par l'homme, verra bientôt des bûcherons s'amener par la belle route qui mène de Sanmaur au lac Cooper, en passant tout près de La Loutre ; le flottage en trains du bois coupé se fera sur le réservoir puis prendra la route de l'impétueux Saint-Maurice, du moins en amont du bassin de retenue à la tête de la centrale de Rapide-Blanc. Le dépôt très moderne du lac Cooper a même déjà été utilisé. On s'y amènera peut-être également de Clova par la route qui, déjà, longue de trente milles (50 km.), mène aux ouvrages de dérivation des eaux de la haute Mégiscane et de la Susie dans le réservoir Gouin. Il est question de refaire cette route, construite durant la deuxième Grande-Guerre. En un mot, la forêt de la région des émissaires du nord-ouest et du nord du réservoir Gouin sera sans doute exploitée d'ici peu de temps. Oskélanéo se trouvera en dehors des deux grandes routes qui y mènent. Plus encore, les Indiens d'Obidjouane, qui se livrent à la coupe du bois dans les chantiers le long de la voie ferrée, souvent ne font pas que passer mais s'arrêtent assez longtemps à Oskélanéo avant de se rendre à leur travail, ou au retour. L'exploitation de la forêt du nord de leur réserve les attirera dans une autre direction.

Cette exploitation, par le flottage du bois, devrait gêner dans une certaine mesure la pêche commerciale dans les eaux du réservoir Gouin ; la pêche serait plus profitable, d'ailleurs, dans les eaux froides du lac Mistassini, entre autres, aujourd'hui réservé aux seuls touristes.

Oskélanéo conservera toujours son poste du *Service de protection des forêts* ; le nombre des garde-feux pourrait même être diminué si la surveillance de la forêt se faisait par avion. Ce poste est entouré de ceux de Forsythe à l'ouest, du lac Doda au nord et de Sanmaur à l'est ; il y a également, au sud, ceux de Parent et de Clova, de *The Lower Ottawa Forest Protective Association*. La forêt mieux surveillée et les règlements de circulation en forêt de plus en plus respectés, diminuant de la sorte les dangers d'incendie, réduiront les étendues occupées par les bluets et conséquemment le commerce de leur cueillette. Des cueilleurs ont déjà mis le feu expressément à la forêt dans le but de la remplacer par les bluets ! D'ailleurs, des conditions de travail assurées en forêt en tout temps de l'année, une exploitation forestière plus systématique, retiendront ailleurs certains cueilleurs. Il est vrai cependant qu'une forte proportion des cueilleurs est composée de femmes et d'enfants, ainsi que d'Indiens qui trouvent dans la cueillette un emploi reposant et fort différent du moins de la coupe des arbres. L'exploitation méthodique de la forêt devrait également réduire les activités des *bootleggers*.

Oskélanéo n'est plus sur la route de Chibougamau que l'on gagne par air de Senneterre ou Roberval, par chemin de fer de Barraute ou par route de Saint-Félicien. La belle voie d'eau qui y mène ne sera plus utilisée que par quelques pêcheurs sportifs, quelques touristes ou quelques rares canotiers.

Oskélanéo est toujours sur la voie du déclin, qui va au ralenti il est vrai. Il nous semble même que son état actuel est mieux que celui de demain. Comme la plupart des centres d'exploitation forestière de Québec, Oskélanéo aura connu de meilleurs jours. Étant né d'ailleurs en un temps où cette exploitation n'était pas mécanisée comme elle le devient rapidement, Oskélanéo était quasiment déterminé à passer tôt à l'histoire.
